

Histoire de ma mère

(Le mot magique)

Ma mère ne trouva le mot magique qu'en 1986, à 54 ans. Jusqu'à ce mot magique, son existence ressemblait à celle d'une serpillière. Elle n'était bonne qu'à faire la cuisine et à laver. Elle passait son temps à récurer pour que tout soit toujours nickel. *Éloge de la propreté*, tel était le bréviaire qu'elle reçut en cadeau de mariage de mon père. Elle le connaissait par cœur et l'appliquait si bien qu'après vingt ans de mariage mon père n'avait toujours pas trouvé une tache à lui montrer. Le drame de ma mère, le « piège » dans lequel elle était tombée, c'était d'avoir eu une enfance heureuse. Son père était extrêmement gentil, toujours souriant, chantant, le père idéal. Mais, après une telle enfance, comment aurait-elle pu imaginer qu'elle allait rencontrer le monstre. Pour elle, les monstres n'existaient que dans les films, pour jouer à se faire peur. Quand elle rencontra mon père, elle ne vit que le beau jeune homme au corps athlétique. Et c'est vrai qu'il était beau, il sortait d'ailleurs avec deux filles en même temps. Ma tante me l'a bien dit : « Ton père était très séduisant, toutes les filles lui couraient après. C'est pas ton père qui est venu la chercher, c'est elle qui lui a couru après. Et quand il l'a choisie, quand il a abandonné les deux autres, elle était vraiment aux anges. » Quand ma tante me dit cela pour la première fois, j'eus du mal à le croire, tellement cela me paraissait irréel : la brebis qui se jette dans la gueule du loup, l'innocente brebis qui vient de faire le plus mauvais choix de sa vie, un choix aux conséquences terribles. Mais c'est vrai que la noirceur de l'âme n'est pas inscrite sur les visages. Au contraire, elle se dissimule souvent au plus profond des êtres. Chez certains êtres, elle ne sortira même jamais, elle restera enfouie, faute de circonstances favorables. Il me semble d'ailleurs, parfois, que toutes les règles de la société sont là pour empêcher la noirceur de sortir, pour calmer la bête et la tenir. J'ai vu un jour un petit film montrant le dictateur Batista jouant avec ses enfants. On aurait dit qu'il faisait des cabrioles tant il était heureux. Les enfants étaient ravis de jouer avec leur père. Madame était assise dans une chaise et savourait ce grand bonheur. Ce petit film aurait pu être montré dans toutes les chaumières, ou envoyé dans l'espace pour témoigner du bonheur sur Terre. Il aurait toutefois manqué les quelques lignes qui apparaissaient ensuite sur fond noir. Le dictateur

sortait juste d'une séance de torture où il venait de torturer à mort plusieurs opposants. La séance de torture avait eu lieu juste avant le petit film où ce père idéal jouait sur la terrasse de son balcon avec ses enfants. Comment reprocher alors à ma mère de n'avoir rien vu ? C'est impossible, je n'ai rien à lui reprocher. Elle ne pouvait pas savoir, elle ne pouvait pas savoir que l'Homme c'est aussi ça.

Ma mère prononça donc le mot magique en 1986, après une ultime leçon de violence. Je n'avais rien vu venir. Il y eut pourtant une sorte de prémisse. Un soir, en regardant la télévision, ma mère dit en souriant : « Tu te rends compte, une Anglaise vient d'obtenir le divorce parce que son mari ne l'avait pas emmenée une seule fois au restaurant en dix ans de mariage ! — I' sont pas nets ces Anglais ! » se contenta de dire mon père en hochant la tête. Ma mère ajouta : « Tu te rends compte : j'aurais pu divorcer trois fois ! Tu ne m'as même pas emmenée une seule fois au restaurant en vingt-cinq ans de mariage ! — Tu dis n'importe quoi ! ajouta mon père. — Mais non, je sais très bien ce que je dis, depuis qu'on est mariés, on n'a pas été une seule fois au restaurant. — Et tous les mariages, t'en fais quoi ? Et les baptêmes ? Et les communions ? On a encore été à deux communions l'année dernière, c'est bien suffisant ! — C'est pas ça que je voulais dire, et t'as très bien compris. Tu ne m'as jamais invitée une seule fois au restaurant depuis qu'on est mariés ! — Et alors ! tu crois que c'est pas pareil chez les autres ! Tu crois qu'i' z'ont de l'argent à dépenser pour ça ! Tu crois qu'il y en a beaucoup qui invitent leur bonne femme au restaurant tous les mois ! Tu rêves si tu crois que c'est différent chez les autres ! — En tout cas, je sais que les Juston, ils y vont une fois par mois. Elle est toujours très heureuse quand il l'invite. — Tu les as regardés, c'est des snobs ! Ils font tout pour qu'on les remarque. Moi, j'en ai rien à foutre des autres. Chacun vit comme il veut, tant qu'ils viennent pas nous emmerder. Chacun dépense son pognon comme il veut ! Fin de la discussion ! »

Après une ultime leçon de violence, ma mère, couchée à terre, prononça le mot qui allait changer sa vie, qui allait révolutionner son existence. « Je veux divorcer... Je demande le divorce. » Je n'ai pas assisté à la scène. Je n'étais pas sur Orléans à ce moment-là. Mais je devine la réaction de mon père. Il a dû rigoler. Il a dû lui dire : « Bah ! c'est ça, demande le divorce. Et tu comptes faire quoi après ? Tu ne sais rien faire, tu n'as jamais rien su faire ! » Et c'est vrai que ma mère était piégée : elle n'avait pas de voiture, elle n'avait pas le permis de conduire, elle n'avait jamais réussi à le passer. Il lui avait toujours dit : « Passe-

le si tu veux, mais ne compte pas sur moi pour te prêter la voiture ! » Alors, elle avait toujours renoncé. « À quoi bon passer le permis, ton père ne me prêtera jamais la voiture ! » Voilà ce qu'elle disait toujours, la phrase que j'ai entendue pendant des années, à chaque fois qu'elle avait envie d'un peu d'indépendance. Ma mère n'avait pas non plus de chéquier, juste un peu d'argent de poche tous les mois. « Je suis trop bête pour savoir signer un chèque, c'est comme ça que ton père me voit. » Et c'est bien comme ça qu'il la voyait, aussi incroyable que cela puisse paraître. Je me rappelle très bien le jour où j'ai eu mon premier carnet de chèques. Nous étions assis à la terrasse d'un café, à Orléans. J'avais pris un demi, et ma mère une menthe à l'eau ; elle n'avait pas osé commander d'alcool. Elle aimait pourtant l'alcool, mais elle sortait si rarement. Je voulus lui montrer comment on remplissait un chèque et lui tendis mon stylo. Mais elle n'osa jamais, elle était trop inhibée.

Aussi, quand elle prononça le mot « divorce », ce fut de manière irréfléchie, sans savoir où elle allait, simplement parce qu'elle était à bout, qu'elle n'en pouvait plus. Ce mot, prononcé dans une autre famille, serait peut-être resté sans effet, n'aurait même pas été entendu. Mais chez les Gourion, on ne divorçait pas, il n'y avait encore jamais eu de divorce. Ma mère sentit pour la première fois qu'elle venait de marquer un point, qu'elle venait d'enfoncer une aiguille dans le cuir de rhinocéros de mon père. Et cette aiguille, elle était bien décidée à ne pas la lâcher et à l'enfoncer le plus profondément possible.

Au fond, ce n'était même pas le divorce que ma mère voulait. Elle n'aurait pas su quoi en faire. Elle se serait retrouvée à peu près dans la même position que ces esclaves noirs entravés toute leur vie, et que l'abolition de l'esclavage avait jetés sur les routes. Ma mère avait lu un livre d'Erskine Caldwell qui l'avait beaucoup touchée. Il décrivait l'émancipation de la jeunesse noire après l'abolition de l'esclavage. Mais ma mère avait surtout retenu le portrait du vieil homme qui n'avait pas su quoi faire de sa liberté et dont plus personne ne voulait. On l'avait retrouvé un jour mort dans un fossé. « Si j' quitte ton père, i' m'arrivera la même chose. On retrouvera un jour mon corps flottant sur la Loire. — Mais non, maman, tu y arriveras. » C'est tout ce que je répondais, parce qu'au fond je ne croyais pas plus qu'elle en sa résolution. Je ne la croyais pas capable de quitter mon père. Cela me paraissait tout bonnement impossible, de l'ordre de l'irréalisable.

Le mot divorce eut néanmoins des effets prodigieux. Ils déménagèrent et achetèrent une nouvelle maison, une maison plus grande où ils firent chambre à

part. Ma mère avait une petite chambre pour elle toute seule, une chambre rien que pour elle. Dans cette nouvelle maison, mon père avait choisi pour lui la chambre la plus grande. Ma mère ne s'en plaignit jamais, tellement cela était naturel. Mon père avait récupéré le grand lit du couple, il était naturel qu'il prenne la chambre la plus grande. Ma mère avait mal au dos, son lit ne valait pas grand-chose. Mais elle était tellement contente d'avoir sa chambre qu'elle en oubliait de se plaindre.

Ma mère était heureuse. Depuis qu'ils avaient cette nouvelle maison, il ne lui tapait plus dessus. Elle n'avait plus à craindre les coups. À la moindre alerte, elle savait qu'elle réclamerait le divorce et que cela le calmerait instantanément. Le mot « divorce » agissait comme une épée de Damoclès qu'elle tenait au-dessus de la tête de mon père. Et c'est vrai que pour mon père il n'y avait rien de plus important que les apparences. Comme tous les militaires, mon père était très fier, il plaçait très haut son honneur. Et je savais qu'il pourrait tuer quiconque salirait son honneur. Quand j'emploie le mot « tuer », je ne l'emploie pas à la légère. Je savais parfaitement que mon père en était capable.

Pourtant, je me rendis bien vite compte que ma mère n'était pas si heureuse que ça. En fait, je m'en rendis compte au bout de deux ans environ. Je n'habitais plus à la maison et ne les voyais pas très souvent. Je m'en rendis compte au comportement de ma mère. Quelque chose avait changé, radicalement changé. Elle avait cessé d'être une serpillière. Elle était devenue une femme révoltée. Une femme révoltée avec une dose de folie qui faisait peur à mon père. Elle était devenue incontrôlable et pouvait se mettre à hurler. Elle avait réussi à retourner la situation, mon père ne lui donnait plus d'ordres, mais à quel prix ! Elle, qui pouvait être très jolie quand elle s'habillait comme il faut, ressemblait maintenant à la mère de Marguerite Duras : elle ne s'habillait plus que dans des sacs. Elle jouait la carte de la honte. Drôle de revanche, drôle de vengeance : elle voulait maintenant que mon père ait honte d'elle. À un mariage, un de mes oncles toujours souriant, lui dit : « Bah ! dis donc Thérèse, t'en as une tenue, t'as trouvé ça où ? J'aurais dû dire à Martine de s'habiller comme toi ! » Ma mère répondit aussitôt : « C'est Paul-Henri, il me donne jamais d'argent, j'ai même pas de carnet de chèques, il a jamais voulu ! Alors je m'habille avec ce que je trouve. Bientôt je serai obligée de faire les poubelles. » Mon oncle, quelque peu décontenancé, ne voulut toutefois pas le montrer. Il s'approcha de ma mère et la prit dans ses bras : « Mais non, je blaguais. Tu es très belle comme ça, Thérèse. Et puis, après tout, on est en démocratie, chacun est libre de s'habiller comme il

veut. Regarde Jean-Louis, il est venu avec un jean à trous. Et on n'a rien pu lui dire, sinon il ne serait pas venu ! »

Faire honte à mon père, c'était ce que ma mère avait trouvé de mieux pour l'atteindre. Et c'est vrai que mon père était un tel roc que rien jamais ne semblait pouvoir l'ébranler. Une de mes tantes, plus sensible que les autres, qui avait bien deviné la noirceur qu'il y avait au fond de l'âme de mon père, me dit un jour : « Je ne le dirai jamais devant ses frères, ils sont trop soudés, ils me traiteraient de folle, mais il y a bien longtemps que j'ai mon idée sur ton père : c'est un ours des cavernes qui était fait pour vivre tout seul. Il se suffit à lui-même. Il n'aurait jamais dû se marier. Il avait juste besoin d'une bonne. Vraiment je plains ta mère, servir toute sa vie de bonniche à un type pareil. Elle s'est fait complètement écrasée. Alors, faut la comprendre, maintenant qu'elle a trouvé comment se venger, elle en profite. C'est pitoyable, mais c'est tout ce qu'elle a trouvé... Il faut la laisser faire. »

Quelque temps plus tard, ma mère s'aperçut qu'il lui manquait des trimestres pour avoir droit à une demi-retraite. Elle partit faire des ménages. « Passer la serpillière ici ou chez les autres, qu'est-ce que ça change ? Je ne vois pas la différence. Et, au moins, là-bas je suis payée ! — T'es pas un peu folle ! lui répondit mon père. On n'a pas besoin d'argent. Avec ma retraite, on a bien assez pour vivre. — Je ne vois pas pourquoi tu te mettrais d'un seul coup à me donner de l'argent, alors que pendant vingt-cinq ans tu ne m'as jamais rien donné. Je devais te rendre compte de chaque centime que je dépensais. Tu notais tout. Maintenant, ce sera mon argent, et je pourrais le dépenser comme je veux sans avoir de comptes à te rendre. — Bah ! t'as qu'à me dire combien il te faut, et je te le donne tout de suite. — Non ! je veux que ce soit mon argent ! Mon argent, tu comprends ça ! — Dans ce cas-là, t'aurais pas pu choisir un autre travail ? Tu te rends compte de ce que vont penser les voisins ? Je suis quand même major et commandant de réserve ! — Les voisins je les emmerde ! c'est bien ce que t'as toujours dit. Alors, pourquoi ça devrait changer maintenant qu'il s'agit de moi ! De toute façon, je suis obligée de travailler pour récupérer les trimestres qui me manquent ! — Bah ! si tu veux, mais dans ce cas-là tu pourrais quand même choisir un travail qui corresponde à notre statut social ! — Quel statut social ? répliqua ma mère. Tu m'as toi-même toujours dit que je n'étais bonne à rien, que je ne savais absolument rien faire. J'ai passé toute ma vie à récuser les casseroles et à passer la serpillière. Je ne sais rien faire d'autre. Y a que dans ce domaine que je pourrais trouver du travail ! — Quand t'étais jeune, avant qu'on

se connaisse, t'avais bien travaillé comme secrétaire de direction chez Martini ? — Tu parles, c'est tellement vieux que je ne m'en rappelle même plus. Et t'as vu à quoi je ressemble ? Aucun patron ne m'embauchera jamais comme secrétaire... »

Finalement, ma mère sombra dans l'alcool. Je préfère le mot alcool à celui d'alcoolisme. Elle n'était jamais vraiment saoule. Ça, mon père n'aurait jamais pu l'accepter. Les apparences, toujours les apparences. Même moi, je ne m'en rendis pas compte tout de suite. Je crus tout simplement que c'était là les effets de la vieillesse, et peut-être un début d'Alzheimer. Ma mère, qui auparavant était très bavarde, ne parlait presque plus. Elle se levait de table sitôt le repas fini, et allait s'asseoir devant la télévision. Elle ne me posait plus de question, ne me demandait plus comment j'allais, si j'étais content de mon travail : elle devenait indifférente à tout. Je compris qu'elle était devenue alcoolique en remarquant ses allées et venues dans la cuisine. Elle ne cessait d'y aller, et je l'entendais à chaque fois ouvrir une porte de placard, toujours le même placard. J'eus un peu honte de ma décision, mais je me mis à l'espionner. Je repérai très vite le placard de l'évier, et y découvris une bouteille de vin blanc. Je fis moi aussi des allées et venues : le niveau de la bouteille baissait à vue d'œil. Je compris qu'à chaque fois qu'elle allait dans la cuisine, elle en profitait pour boire une gorgée de vin blanc. Et cela sans discontinuité, du matin au soir et du soir au matin. De ce fait elle ne semblait jamais vraiment saoule : on aurait juste dit qu'elle flottait, qu'elle était ailleurs, comme sous l'effet d'une mystérieuse maladie. En plus le vin qu'elle buvait était vraiment dégueulasse, de la piquette à deux sous, toujours la même marque. Elle, qui n'avait jamais eu de problèmes digestifs, qui avait toujours mangé très sainement, avait maintenant des brûlures d'estomac, des remontées acides. « Je ne comprends pas ce que j'ai encore mangé, ça me brûle encore l'estomac ! » disait-elle. Un jour, à table, je dis innocemment à ma mère : « Tu ne crois pas que ça pourrait être le vin blanc ? — Ça va pas, j'en bois jamais ou juste une goutte de temps en temps. — Et les bouteilles sous l'évier ? ajoutai-je. — C'est pour la cuisine ! Je le mets dans la cuisine ! Ton père aime bien ça ! — Pourtant papa n'a jamais aimé l'alcool, c'est bizarre ! — Je te dis que maintenant ton père aime ça ! — C'est vrai papa ? — Bah ! j'en sais rien ; c'est ta mère qui dit qu'elle cuisine au vin blanc. Moi, je ne vois pas vraiment la différence. — Maman, dis-je en souriant, tu es sûre que c'est papa qui l'ingurgite sans s'en rendre compte ? » Ma mère se leva : « Tu ne vas quand même pas te mettre à m'emmerder toi aussi ! Ton père c'est une outre, il avale tout ! On peut lui donner à bouffer n'importe quoi, il mange ! Il

s'en fout complètement de ce qu'on lui donne à manger, du moment qu'il en a assez ! — Allez ! calmez-vous ! dit mon père. Si ta mère te dit qu'elle ne boit pas, c'est qu'elle ne boit pas, pourquoi voudrais-tu qu'elle mente ? »

En fin de compte, je crois bien qu'il n'y avait guère que mon père pour affirmer que ma mère ne buvait pas. Et comme il était très respecté, personne n'y faisait jamais allusion. Un dimanche, alors que mes parents recevaient à dîner oncles et tantes, j'avais acheté deux excellentes bouteilles de vin blanc pour accompagner le sandre que mon père avait pêché. Ma mère en but juste un verre, et refusa le deuxième. « Tu vois bien qu'elle ne boit pas ! » me fit remarquer mon père. Après avoir bu un excellent pinot noir proposé avec une assiette de charcuterie, les invités boudèrent quelque peu mon Sancerre pour ne pas faire de mélange. La deuxième bouteille fut à peine entamée et je la remis au frigo. Le soir, quelques invités étaient restés et nous mangeâmes ce qui restait du sandre. Je servis le Sancerre. Une de mes tantes qui s'était abstenue le midi, qui ne faisait jamais de mélange entre les blancs et les rouges, me dit : « Allez David, sers-moi, il paraît qu'il est fameux ! » Ma tante le goûta. Elle avait l'air hésitante : « Écoute David, je pense que tu t'es fait avoir. Il ne vaut pas le prix que tu l'as payé ! — Ah bon ! fis-je étonné. » Je portai la coupe à mes lèvres et bus une gorgée. « Mais c'est de la flotte ! dis-je. Ce n'est pas le même vin que ce midi ! Quelqu'un a mis de l'eau dedans ! » Mes tantes sourirent. « T'es pas un peu fou de dire ça ! s'exclama mon père. Qui voudrais-tu qui mette de l'eau dedans ? Tu t'es fait avoir, c'est tout ! Tu crois toujours qu'en payant cher on a de la qualité. Tu vois bien que c'est pas toujours vrai ! » Je demandais à ma mère de le goûter : « Alors maman, qu'est-ce que t'en penses ? C'est pas le même vin qu'à midi ? — Oh moi, j'en sais rien, je ne vois pas la différence ! Pour moi c'est le même ! — Reconnais que tu as acheté un vin qui ne valait rien ! » ajouta mon père. Je commençais à m'énerver car je savais très bien ce qui s'était passé : ma mère avait dû aller en boire une gorgée tous les quarts d'heure, et avait remplacé ce qu'elle avait bu par de la flotte. Et vu le goût du vin, elle avait dû boire la moitié de la bouteille. J'étais d'autant plus énervé que je ne pouvais pas le dire, je n'osais pas. Je comprenais aussi que la situation avait changé. Mes parents étaient devenus complices, c'était vraiment quelque chose de nouveau pour moi. Il n'y avait plus moi et ma mère contre mon père. Tout à coup je réalisai que j'étais seul.

Quelques mois plus tard, je rejoignis mes parents au bord de la mer, dans leur maison de vacances, à Noirmoutier. Tous les jours, après avoir mangé, ils

partaient faire une balade à vélo d'environ une heure, voire plus. J'aurais bien aimé aller avec eux, mais il n'y avait pas de troisième vélo. Ou plutôt si, il y en avait un, un vieux vélo que mon père avait trouvé sur la plage, et qu'il avait réparé comme il avait pu. Je le pris une fois. La selle n'était pas du tout à ma hauteur et je n'arrivais pas à la régler. Même à plus de soixante-dix ans, mon père avait encore bien plus de force que moi. Il la régla en deux minutes. Le vélo ne valait rien et je devais pédaler comme un malade pour arriver à les suivre. Au bout d'un moment, j'en eus marre, j'étais tout essoufflé. J'arrêtai de pédaler. J'appelai une fois ma mère, mais elle ne m'entendit pas. Le vent était de face. Au bord de la mer, il est courant de ne pas s'entendre quand le vent est de face, il est difficile d'entendre celui qui parle contre le vent, même quand il est proche. Quand le vent souffle du large, c'est l'inverse : allongé sur la plage, on entend parfois ce que disent les pêcheurs au loin, quand ils ramassent des coquillages à marée basse. Je criai un peu plus fort, espérant cette fois que ma mère m'entendrait. Mais elle ne m'entendit pas davantage. Je descendis de mon vélo et mis la béquille. Je regardais mes parents s'éloigner. J'attendais que l'un d'eux se retourne et se rende compte que je ne suivais plus. Leurs silhouettes diminuaient, diminuaient. Ils ne se retournèrent jamais. Des larmes montèrent à mes yeux et j'éclatai en sanglots. Je me sentais affreusement seul.

